

VINCENT GAUFRETEAU

REVOLTAIRE

ROMAN

GRA $\left(\frac{V}{F}\right)$ land

origine incontrôlable

ReVoltaire

Vincent GAUFRETEAU

Extrait

No reading can be called a vice.

Aucune lecture ne peut être appelée un vice.

Sarah Harisson – journaliste

01 – Voltaire

*We are Anonymous. We are Legion. We do not forgive.
We do not forget. Expect us*

*Nous sommes Anonymes. Nous sommes Légion. Nous ne
pardonnons pas. Nous n'oublions pas. Attendez-nous.*

Devise des Anonymous

Elle possédait deux visages.

L'aube. Le brouillard qui s'accrochait aux rues de la cité et aux rives du fleuve. C'était une brume blafarde où se mêlaient de la vapeur d'eau et des miasmes persistants que la politique écologique de la ville peinait à supprimer. Des conduites à la respiration asthmatique ajoutaient des nuages blanchâtres aux nuées qui s'échappaient des passages souterrains et des veines intérieures. L'ensemble s'étalait en nappes nacrées ou laiteuses entre les embranchements et les intersections. La masse cotonneuse grimpait sur les tours et venait gratter contre le ciel où elle s'effiloçait en grandes respirations. Au cœur de ces exhalaisons urbaines, on distinguait des silhouettes et des formes insignifiantes qui se mouvaient.

Le vrombissement sourd de l'activité humaine montait crescendo. Un allegro stressé et trépidant, qui déversait sa faune d'individus toujours trop occupés ou trop harassés. Sur les plateformes et dans les artères, les aérotrams et les navettes interblocs charriaient déjà un flot de globules humanoïdes. Les masses courbées se télescopaient dans un ballet asynchrone. Elles fourmillaient et gagnaient les hauteurs. Elles rebondissaient les une contre les autres en flux contradictoires et en même temps mêlés. Elles se coagulaient à l'intérieur des traverses qui reliaient les immeubles, immenses corps scindés en niveaux multiples. Elles remontaient hors des basses-fosses ou

dégoulinait depuis le crâne des gratte-ciel. Elles s'amalgamaient pour ne devenir plus qu'un seul et unique plasma dynamique et convulsif. Toutes s'agitaient dans le but d'alimenter le corps insatiable de la mégalopole. L'hypertrophie urbaine palpitait de cette affluence grouillante, elle s'engorgeait de tous ces homoncules, de toutes ces unités de reproduction du quotidien. Elle les avalait.

Le vital rejoignait le fluide de la mécanique urbaine qui, pour finir, aspirait le tout. La Néo-Commune de Paris, cité état, autonome, rebelle, revancharde, furoncle libertaire à la face du monde, s'éveillait.

Fermeement suspendue à un pont au moyen d'une corde synthétique d'un jaune criard, une femme fixait la ville avec des pupilles glauques. Depuis sa chute interrompue, elle se balançait mollement, assujettie aux caprices de la brise. Les bras ballants, la tête résolument tournée vers le sol, elle semblait interroger la foule des drones, des curieux et des uniformes qui levaient leur nez et pointaient leurs capteurs dans sa direction.

Elle portait un large vêtement noir, une toge qui pendait de part et d'autre comme des ailes flasques et inutiles. Le corps tout entier disparaissait dans les plis à l'exception de la tête. Une large perruque brune recouvrait cette dernière et tombait en cascade sur les épaules. Çà et là, des mèches blondes s'échappaient entre les fils noirs, secouées comme des intruses par la brise.

Et elle possédait deux visages. Le premier, en plastique, affichait un visage ovale au sourire énigmatique. Le second, de chair, arborait une mine révoltée et des lèvres tordues. Le premier était blanc, le second blême.

Normalement, l'un aurait dû couvrir l'autre, mais que ce soit l'effet d'une mise en scène ou du hasard, celui de plastique avait glissé sur le menton de l'autre. Il en résultait une étrange impression, celle d'un humain augmenté, un cyborg organique, un mutant génétique, un démon fantasque, ou encore un dieu païen et bicéphale.

En tout autre point du globe, cet accoutrement aurait été un déguisement. Mais ici, cette toge, cette perruque, ce visage de plastique blanc caractérisaient toute autre chose.

Un Voltaire mort, voilà ce qui pendait à ce pont, un des représentants de la cité, qui aurait dû siéger au parlement plutôt

que se balancer sous les yeux d'une foule.

Car on se pressait autour du cadavre. Une nuée de drones virevoltait comme des mouches attirées par les chairs en décomposition. Toutefois, c'était un autre suc qui les attirait. Ils photographiaient, filmaient, scannaient, décortiquaient ou encore disséquaient l'exhibition.

On notait la présence des gros bourdons technologiques de la police. Ceux-là établissaient les relevés nécessaires à l'enquête. Mais on apercevait également ceux des chaînes de flux, vautours de la race des capteurs portatifs en quête de sensationnel. Déjà, l'image de la femme se répliquait à l'infini sur les flux, en réalité virtuelle ou augmentée, une plongée à trois-cent-soixante degrés dans le drame et la tragédie.

L'attraction pour le sordide et le macabre semblait faire corps avec la nature humaine, presque autant que celle des insectes pour les lumières artificielles. Des grappes épaisses communiaient dans la contemplation. L'ère du numérique et de l'hyperdiffusion ajoutait à ce réflexe pavlovien la possibilité d'y surseoir directement depuis son canapé, sans devoir lever son postérieur, informé dans l'instant, quels que soient l'endroit, la position ou le mouvement dans lesquels on se trouvait. Mieux, chaque spectateur pouvait devenir acteur ou réalisateur et partager sa propre vision, photographique, filmique ou sensitive. La technologie démultipliait à la fois le nombre des observateurs et celui des points de vue. Elle offrait la possibilité de répéter ce voyeurisme *ad nauseam*. Pour le plus grand plaisir des annonceurs qui profitaient du flot des données pour accéder à une connexion directe et personnalisée avec chaque cortex.

Au centre du maelström, les forces de l'ordre s'activaient. En première ligne, les botcops tiraient les cordons de sécurité. Ces ersatz d'agents repoussaient de leurs bras mécaniques les opportuns, androïdes ou simples badauds. Derrière eux, l'équipe scientifique déballait son barda pour digitaliser la scène de crime.

On décrocha la femme, vite, car il fallait sauver la carcasse avant que tout ne soit gobé. On la glissa dans un grand cocon en textile synthétique et fermeture éclair. Emballée pour la civière. Expédiée pour la morgue. Allez-vous connecter ailleurs, il n'y a plus rien à capter.

Tasse de café en main, Armande Môchi fixait ces deux visages, un surtout. Une femme de trente ans, dont les yeux à demi-fermés, révélaient partiellement des iris gris et révulsés. L'inspectrice principale ne parvenait pas à décrocher son attention de ce regard, comme s'il recelait en lui la solution à l'énigme qu'elle devait résoudre. Elle tendit sa main libre comme pour enrober ce visage avec ses doigts.

— Zoom.

Le système de virtualisation de scènes de crimes interpréta correctement la commande et la tête grossit dans des proportions ridicules, jusqu'à atteindre la taille d'un ballon publicitaire. Armande but quelques gorgées, lentement. Comme dans une mauvaise allégorie, elle pouvait presque se voir dans la pupille dématérialisée. Grande silhouette au profil athlétique ceinturée dans un pantalon ajusté. Des cheveux courts et teintés – orange vif – encadrant une bouille un peu trop carrée. Des années d'enquêtes plus ou moins sordides et des nuits de planque avaient façonné un léger pli amer au coin de sa bouche, ainsi qu'une barre soucieuse sur son front.

Elle acheva son café d'une traite puis soupira. Les matins où on découvrait des cadavres annonçaient rarement de belles journées.

— Réinitialisation.

La scène de crime oscilla comme le programme reconstruisait sa version numérique. Tous les éléments qu'Armande venait de manipuler retrouvèrent leur place. L'inspectrice retourna au point de départ, comme si elle se tenait juste sous le pont quand le corps de la jeune femme s'y balançait encore, une poignée d'heures plus tôt. Des graffitis couvraient le parapet et les piliers de soutènements. Des textes bariolés, véhéments ou cocasses qui véhiculaient toujours ce message de révolte foutraque.

Gaz de schiste = guerre
Rendez-nous la lune !!!!!
Gawar zad XD
WTF dan ta mère
Qui nous gouverne ?

Ce dernier graffiti fit sourire Armande. La réponse était

justement suspendue à ce pont, avec ces mèches blondes et son regard privé de vie.

L'information lui avait été confirmée. La toge, le masque, la perruque étaient authentiques et confirmaient le statut de représentante de cette femme. Une Voltaire donc, comme on avait coutume de surnommer ceux qui gouvernaient la Néo-Commune. Armande n'avait jamais vraiment compris la raison de ce sobriquet. Certains prétendaient que c'était à cause de leur accoutrement, mais l'inspectrice ne voyait pas le rapport. La tenue des représentants servait d'abord à leur assurer l'anonymat et, d'une certaine façon, les protégeait de l'opprobre ou de la corruption. De plus, le visage synthétique ne reprenait pas celui du célèbre philosophe français du Siècle des lumières, mais celui d'un obscur conspirateur anglais du XVIIe siècle.

Elle chercha à prendre une nouvelle gorgée de café, mais le fond de sa tasse lui rappela qu'elle l'avait déjà vidée. Au même moment, la reconstruction numérique clignota pour signaler que quelqu'un entrait dans la salle. Armande considéra avec appréhension la silhouette de morse obèse d'Éric Blowsky. Le commissaire principal de Paris s'immisçait rarement dans les enquêtes, pour la simple et bonne raison qu'il ne devait pas son poste actuel à ses capacités d'enquêteurs, mais à son incroyable sens du compromis à tout va. Compétence qu'il couplait d'ordinaire avec un langage de charretier, comme si l'usage du vulgaire suffisait à lui donner une consistance supplémentaire.

— Quelle merde.

Armande se contenta d'opiner.

— C'est un suicide ? demanda-t-il avec sa voix d'orc mal léché.

Cette fois, elle secoua la tête.

— Vidocq, montre-nous les captures du réseau de surveillance autour de la scène de crime.

L'intelligence artificielle de soutien qui équipait les services de police de la Néo-Commune s'exécuta avec une célérité inhumaine. Un écran se matérialisa au milieu de la pièce, en même temps qu'une voix numérique y résonnait.

Armande, à l'instar de bon nombre de ses collègues, considérait Vidocq comme une d'assistance numérique plutôt qu'une IA développée. Le programme était vétuste et ses algorithmes d'apprentissage avaient depuis longtemps montré

leurs limites. La grande révolution de l'intelligence numérique se faisait toujours attendre. Mais il fallait reconnaître à Vidocq une utilité certaine pour la compilation des données et la capacité à créer des interconnexions, même farfelues.

Mais cette fois-ci, l'écran resta noir.

— Les données sont indisponibles, dit l'IA.

Blowsky plissa les yeux et grommela dans son double menton.

— Elle avait un brouilleur sur elle ?

Armande préféra sourire de la remarque de son supérieur et demanda à Vidocq d'élargir sa requête à l'ensemble des capteurs du bloc.

— Je suis désolé, ces données sont également indisponibles.

Blowsky grommela de plus belle.

— Vidocq, quelle est l'explication la plus probable ? demanda Armande de plus en plus amusée.

— Piratage informatique, 95,067 %.

L'expression de Blowsky, déjà plutôt renfermée, vira au constipé et il agita deux mains potelées en direction de la version digitale de la victime.

— Ça va, ça va ! J'ai compris. C'est pas un putain de suicide...

— Disons que je ne connais pas beaucoup de candidats à l'aller simple pour le paradis qui se soucient de cacher la façon dont ils s'y rendent, répondit Armande. Mais je préfère attendre le résultat de l'autopsie pour l'affirmer.

Blowsky se gratta l'arrière du crâne en fixant le sol comme s'il allait soudainement s'ouvrir sur les enfers.

— Bordel ! Vous savez depuis combien de temps il n'y a pas eu de foutus représentants assassinés ? Plus de dix ans ! Saloperie !

— Onze ans et soixante-quatorze jours, précisa Vidocq de sa voix atone.

— On t'a pas notifié, cervelle de bit !

Devant l'humeur du commissaire, l'IA préféra se mettre en veille tandis que Blowsky croisait les bras sur sa poitrine, ce qui revenait également à les poser sur sa panse.

— Vous avez combien d'affaires en cours, avec votre équipe Môchi ?

— En plus de celle-là ? Seulement deux.

— Deux ?

Armande confirma d'un hochement de tête.

— Celle du chien empoisonné dans un immeuble huppé et cette histoire de recrudescence d'accidents de navettes interblochs.

Son supérieur écarquilla les yeux.

— Les navettes interblochs ? Pourquoi enquêtez-vous là-dessus ?

— Il y a eu deux morts, répondit Armande, laconique.

Blowsky se tassa sur lui-même et souffla de façon sonore pour exprimer son mécontentement.

— Des putains d'accidents n'ont jamais fait un meurtre, Môchi. Au pire, c'est une foutue malversation professionnelle aggravée ! Ça, ajouta-t-il en désignant la femme étranglée, ça devient votre putain de priorité. Vos navettes interblochs, vous me les foutez en stand-by.

— L'affaire du chien aussi ?

Blowsky secoua la tête et ses bajoues.

— J'aimerai mieux, mais je connais un peu la vieille qui a porté plainte, c'est une teigne. Elle va nous souffler dans les bronches si elle apprend qu'on a stoppé l'enquête sur la mort de son clébard. Vous n'avez qu'à laisser Loiseau ou Hong dessus.

Armande acquiesça. William Loiseau et Samuel Hong étaient les deux détectives que comptait son équipe, seulement complétée par une spécialiste du crime digital, la lieutenant Mélanie Jacquard. C'était cette dernière qui planchait sur les accidents des navettes. Armande ne put réprimer une grimace en songeant à la tête que Mèl ferait quand elle lui annoncerait les ordres de Blowsky. Furieuse et rubiconde, probablement.

— Bon, une dernière chose Môchi, reprit le commissaire. Le mari est ici.

Armande manqua de s'étouffer en entendant ça.

— Déjà ? Vous avez fait vite pour le prévenir.

Blowsky secoua la tête et haussa les épaules.

— On n'a rien fait du tout. Il a vu ces foutues images diffusées partout sur les flux. Quel bordel. Il est venu direct.

Armande déglutit. Pour apprendre la mort de sa femme, il y avait mieux. Et évidemment, le commissaire insista pour qu'elle se coltine la tâche délicate de lui confirmer la nouvelle.

Il lui donna une bourrade dans le dos en guise d'encouragement, avant de se sauver courageusement dans son bureau. Armande contempla une dernière fois le visage de la victime. Fixa son regard gris et vitreux.

— Programme, enregistrement des données, fermeture et déconnexion.

Le hall vrombissait de l'activité policière habituelle, quoique, en cette matinée particulière, beaucoup levaient le nez vers les écrans holo qui diffusaient des chaînes de flux en continu, quand ils n'activaient pas directement leurs implants rétiniens ou chaussaient leurs lunettes connectées. La Voltaire était encore partout. Cela ne durerait pas, bien sûr. Avant le soir, une actualité brûlante viendrait la supplanter. En attendant, Armande avait l'impression de ne pas avoir quitté la salle de reconstruction virtuelle. Elle imaginait aussi ce que pouvait ressentir le mari de la victime. On l'avait mis à patienter dans un petit salon, certes à l'écart, mais avec baie transparente sur le hall. Charmante attention, dont personne ne semblait se rendre compte. Elle le vit, enfoncé dans un canapé, qui se tenait la tête entre les mains et fixait le sol.

Armande poussa la porte.

— Monsieur Marnes ?

L'homme, cheveux bruns déstructurés par des doigts passés rageusement entre les mèches, cernes rougis par l'humidité et teint blafard, se redressa d'un bond pour la dévisager.

Armande vit cette étincelle éphémère et ténue qu'elle rencontrait si souvent dans le regard des proches des victimes. Ce moment fragile où ils se mettent à espérer. On va leur annoncer qu'il s'agit d'une autre personne, que ce n'est pas réel. L'inspectrice ravala un peu de salive et soutint ce regard. Elle le laissa se décomposer, laissa la petite étincelle se recroqueviller et disparaître au fond de l'iris, dans les ténèbres de la pupille. Puis, le visage qui s'étire, la gorge qui se noue, la commissure des lèvres qui s'arque vers le bas en tremblant.

Armande activa la fonction d'opacification de la baie vitrée et referma doucement la porte derrière elle. Lui avait déjà porté ses mains devant sa bouche. Elle inspira. Elle n'était pas douée pour trouver les bons mots.

Un bruit de pas léger lui épargna momentanément cette tâche. Une petite tête blonde surgit de derrière le canapé, une peluche à la main, les yeux curieux. Elle devait avoir un peu plus de trois ans.

— Vous avez trouvé maman ? Elle est Volontaire !

02 – Néo-Commune

σε όποιον δηλαδή υπάρχει η δυνατότητα να μετέχει στην πολιτική και δικαστική εξουσία λέμε ότι είναι πια πολίτης της συγκεκριμένης πόλης και πόλη από την άλλη είναι, για να το πούμε γενικά, το σύνολο από τέτοια άτομα, που είναι αρκετό για την εξασφάλιση της αυτάρκειας στη ζωή τους.

De celui qui a la faculté de participer au pouvoir délibératif ou judiciaire, nous disons qu'il est citoyen de la cité concernée et nous appelons, en bref, cité, l'ensemble des personnes de cette sorte quand il est suffisant pour vivre en autarcie.

La politique – Aristote

Armande se massa l'arête du nez et essaya de s'éclaircir les idées. Elle repensait à la mise en garde de son supérieur, à la mine défaite du mari de la victime, à celle de sa fille. La mort d'un proche est rarement facile à accepter, d'autant plus quand on en ignore la raison. Et Armande aurait donné cher pour la découvrir. Un mobile, ça aide toujours quand il s'agit de trouver un meurtrier. Or pour le moment, les premières investigations ne donnaient rien. Et pour cause ! Quel intérêt y avait-il à tuer une Voltaire ?

Les hommes et les femmes qui siégeaient au parlement de la Néo-Commune ne ressemblaient en rien aux politiciens et aux affairistes qui gouvernaient d'ordinaire les états et les nations. La Néo-Commune elle-même ne se considérait plus comme une nation ou un état, dans le sens classique du terme. Elle était une expérience, une aventure qui fleurait l'anarchie et essayait de proposer une nouvelle manière de vivre la cité.

Comme souvent dans les grands bouleversements de

l'Histoire, celui qui avait accouché de la Néo-Commune s'inscrivait dans une crise à la fois politique, sociétale et financière. Dans la première moitié du XXI^e siècle, le monde occidental avait connu des perturbations et des convulsions à répétition. Marasme économique, faillites financières, récessions ou dépressions, le choix des maux permettait de varier les plaisirs. À cela s'ajoutaient une crise des valeurs, une société en rapide et profonde mutation à cause, ou grâce, aux évolutions technologiques, ainsi qu'un renforcement des inégalités. La tentation du repli sur soi et du protectionnisme prit le pas sur l'ouverture et l'humanisme. On rejeta sur les migrants tous les maux imaginables, excuse nauséabonde pour raviver un nationalisme délétère. On regardait son voisin avec la trogne d'un bouledogue qui grogne sur un os déjà rongé jusqu'à la moelle.

Malgré quelques sursauts que certains s'ingéniaient à qualifier de démocratiques, le sentiment que le pouvoir politique ne cherchait même plus à faire semblant de gouverner, mais juste à se faire réélire, dominait largement. À cela, s'ajoutait l'impression d'abandonner sa vie – devenue une denrée commerciale comme les autres – au profit de multinationales toujours plus omnipotentes. Une exaspération sourde se propageait dans les classes les plus défavorisées, ainsi que dans les classes moyennes, liant nécessaire et oublié. Bientôt, on ne distingua plus vraiment ce qui les différençait et il ne resta que des riches, de plus en plus riches et des pauvres, de plus en plus pauvres. La grande crise de la démocratie libérale, en somme.

Selon Voltaire : « L'art de gouverner consiste à prendre le plus d'argent possible à une catégorie de citoyens afin de le donner à une autre ». Utilisée dans le sens de l'équité, cette maxime pouvait faire des merveilles. Dans le sens contraire, elle menait à l'explosion. Or, comme le susnommé le disait lui-même : « Un pays bien organisé est celui où le petit nombre fait travailler le grand nombre, est nourri par lui, et le gouverne. ». Les possédants, nécessairement au pouvoir, interprétèrent la combinaison de ses deux propos comme une incitation à posséder toujours plus. Gouverner, donc, revenait à déposséder les non-possédants du peu qu'ils possédaient pour le redistribuer au possédant.

Par ailleurs, le terrorisme, maquillé en choc des

civilisations ou des religions – tout dépendait des extrémismes qui initiaient le mouvement – parachevait l'ensemble en complétant la panacée avec la peur, l'angoisse et une poignée non négligeable de conflits. Mais cette peur servait surtout à rejeter l'autre, celui qui n'est pas soi, pas de la bonne culture. Et, entre les fractures de classe, on vit apparaître des fractures entre les peuples et les nations. Un patriotisme chauvin et revanchard s'empara des urnes en de nombreux points du globe. On reluquait les riches avec envie et haine. Parfois justifiées. On toisait les nouveaux entrants avec crainte et haine. Toujours exagérée. Tous étaient perçus comme les spoliateurs d'un paradis qui n'avait pourtant jamais existé.

Voilà pour l'équité. Voilà pour le décor. Passons au Drame.

L'étincelle se produisit après une énième défaillance de dette étatique. Un micropays à l'insignifiance reconnue se retrouva dans l'incapacité de rembourser ses échéances. Dans un contexte où, en occident, le renfermement sur soi et la défiance envers l'autre avaient déjà laminé les économies, l'affaire fit l'effet d'un battement d'aile de papillon dans la théorie du même nom. Par le jeu des interdépendances et de la connexité, des états de plus en plus importants chutèrent en cascade, jusqu'à la débandade générale. L'Europe, principalement, vola en éclat.

Valse des gouvernements, propagation des guerres, montée de la violence et des intolérances, chômage, cohortes de réfugiés... Quand rien ne va, tout s'entremêle, souvent pour le pire. On révolutionna un peu partout, en sachant pourquoi, mais pas vraiment vers quoi. Les foules éructaient une expression brute du ras-le-bol, un mécontentement viscéral qui débordait dans les rues et dévalisait les banques, renversait des statues et brûlait des parlements, entre deux rafales de lacrymo et un jet de canon à eau.

Dans la plupart des contrées du monde, on ramena le calme en interchangeant des pantins. Corroborant l'allégorie de la caverne de Platon, on agita devant les yeux des masses ulcérées de belles illusions pour détourner leur attention et rétablir les connivences. Des plans patriotiques naquirent un peu partout, la machine à flouze se mit en branle, on sacrifia quelques moutons noirs pour que le reste des brebis galeuses

puissent continuer à se goinfrer sur le dos de la bête.

Mais dans la patrie de Voltaire, – tiens, encore lui – manifester, protester, gueuler, râler était un vieux sport national, plus encore à Paris. On le savait, l’autochtone du coin n’était pas des plus affables. La nation tout entière disposait d’un entraînement hors norme qui lui autorisait une endurance inégalée dans l’exercice de la contestation. Le bordel devint tel que l’état, asphyxié et en phase de déliquescence, autorisa à peu près tout et n’importe quoi. Si bien que, par les urnes et l’expression de la colère populaire, un groupuscule d’hacktivistes, accoutrés de toges noires et de masques blancs, se retrouva soudainement propulsé à la tête de Paris à la surprise générale, y compris d’eux-mêmes. Les premiers représentants anonymes venaient de prendre le pouvoir sur la Ville lumière, ils ne devaient plus le lâcher.

On ne tarda pas à les surnommer les Fondhackers et leur identité réelle demeurait à ce jour un mystère. Beaucoup avaient essayé de lever le masque de ces gouvernants pas comme les autres, y compris des journalistes reconnus, des ingénieurs en intelligences artificielles ou des chasseurs de trésors loufoques. Tous s’y étaient cassé les dents. Découvrir leurs identités était devenu un Graal journalistique, une quête aux accents légendaires qui participait à l’aura particulière de la Néo-Commune.

Car les Fondhackers avaient érigé l’anonymat comme le garant de la probité de leur utopie libertaire. Fidèles à leurs convictions, ils rédigèrent une nouvelle constitution pour la ville. Surtout, ils réussirent à la faire voter par referendum. Forts de ce soutien populaire incontestable, ils établirent le premier gouvernement de l’ère postinternet dont les représentants n’étaient pas élus, mais désignés par un algorithme, et sur une base partiellement aléatoire. Tous les citoyens de la Néo-Commune étaient susceptibles d’être désignés.

Ceux-là devaient alors mettre leur vie ordinaire de côté pour participer à la vie politique et civique de la cité pendant une année. Ils revêtaient la toge noire et le masque blanc des Voltaires. L’anonymat assurait la protection des Représentants contre la corruption ou le clientélisme. Ils ne pouvaient pas devenir la cible spécifique d’un lobby, d’une classe dirigeante ou de la vindicte populaire. Ils agissaient librement, sans

entraves. Sous cette apparence, ils siégeaient à la Chambre des Représentants, dans l'ancienne Assemblée nationale. Là, ils participaient aux débats, soumettaient des propositions et votaient les lois.

Une fois leur service citoyen terminé, ils retournaient à leur existence sans risquer d'être jugés. L'algorithme créé par les Fondhackers permettait d'assurer une représentation équitable de toutes les classes et de toutes les sensibilités, sans distinction de genre, de religion, d'origine ou de race. Cette représentativité pluraliste obligeait au dialogue, à la négociation et au compromis.

Le monde c'était gaussé de ce fantasme technolibertaire. La plupart, y compris à Paris, pensaient que le gouvernement imaginé par les Fondhackers s'effondrerait en quelques mois, ou quelques années. Mais voilà, trente ans plus tard, il tenait toujours debout. Même si parfois, on se demandait bien comment.

Car le statut de la cité se résumait à un monstrueux capharnaüm juridico-politique. Officiellement, Paris était toujours la capitale de la France, dans les faits, il s'agissait d'une entité autonome qui luttait pour sa reconnaissance internationale. Entre les deux, on naviguait en zone grise. Bien sûr, tout cela déplaisait à beaucoup de monde.

Les Fondhackers eux, avaient disparu. Ils s'étaient retirés une fois leur projet en place. Ce dernier n'était pas ce gouvernement idéal qu'ils avaient rêvé. Il avait eu ses errements et ses déboires. Il avait également été confronté aux attaques extérieures et connu des difficultés, surtout au début. Mais il fonctionnait. On pouvait même dire qu'il fonctionnait de mieux en mieux, comme si les rouages trop complexes mis en place nécessitaient à la fois d'être dégrappés et apprivoisés.

Dans un tel contexte, les meurtres de Voltaires étaient rarissimes. En effet, quel intérêt il y avait-il à tuer des gens dont on ignorait totalement l'identité ? Les rares précédents dont Armande avait pu prendre connaissance étaient le fait de déséquilibrés mentaux où de fanatique de l'ancienne République qui, par leur geste, espéraient réveiller les consciences. Ils n'avaient récolté que l'indignation et, avec le temps, les assassinats de représentants de la Néo-Commune avaient totalement cessé. Jusqu'à aujourd'hui.

Armande se massa le cou et chassa une mèche orange de son front. Évidemment, il fallait que ça tombe sur elle.

Elle ruminait dans son bureau, hésitant à rouvrir le dossier de l'affaire pour l'exposer sur ses holocrans quand un grand eurasien entra sans prévenir ni s'annoncer. Il portait un long manteau noir clouté qui traînait jusqu'au sol, des bottines du même acabit, un pantalon serré et bleu vif, voir fluo, ainsi qu'un haut de la même couleur. Ce faisant, il devait être un des derniers représentant de la mode vestimentaire « BLOC IN BLACK » telle qu'elle sévissait dans les cours de lycées trente-cinq ans plutôt. Car le gaillard accusait déjà cinquante ans. Cependant, on devinait mal son âge, la faute à des cheveux teints en bleu métallique et un visage que les rides évitaient. Et visiblement, il n'avait plus consulté un flux de mode depuis la période où il usait les antiques écrans tactiles à l'école.

Armande excusait sans problème cette excentricité, et quelques autres, pour la simple raison que Samuel Hong était probablement le meilleur détective de toute la brigade.

— Salut Môchi.

Armande recula dans son siège et lança une mine désabusée à l'arrivant.

— Je t'en prie, donne-toi la peine d'entrer.

Samuel Hong ne remarqua même pas le sarcasme et s'assit lourdement dans un des sièges libres.

— Il paraît que Blowsky t'a refilé le bébé ?

— Nous. Blowsky nous a refilé le bébé.

— Ouais.

Sam n'avait jamais été expansif. Dans son esprit, il ne faisait pas de différence en Môchi et l'équipe. S'était elle la boss, donc quand Blowsky lui confiait une affaire, il la confiait à l'équipe. Simple.

— Ça se présente si mal ? demanda-t-il.

— Moyen, on n'a pas la moindre piste. J'attends l'autopsie.

Sam hochait la tête.

— Dans les flux, ils racontent que c'est une agression sexuelle.

Armande grimaça. Les chaînes de flux cherchaient toujours le sensationnel, et quand il n'existait pas ou qu'il ne

l'était pas assez, elles en inventaient ou en rajoutaient. Elle aussi, elle avait vu les derniers reportages en date. Un fouillemerde avait dégotté des visuels de la victime en petite tenue affriolante, sûrement en piratant un compte privé de la famille Marnes. Plutôt bien foutue, la Carole Marnes, une fois qu'on lui retirait la toge informe des représentants. Les images et les vidéos circulaient et alimentaient des rumeurs plus nauséabondes les unes que les autres. Les médias annonçaient déjà une sordide affaire de viol. Des histoires toutes prêtes inondaient le réseau. Une escapade dans les quartiers chauds qui avait mal tourné, un autre représentant qui l'avait surprise sans toge, ou mieux encore, son amant qu'elle allait retrouver secrètement. Faites votre choix. Armande ne croyait en aucune de ses foutaises.

Sam considéra l'expression soucieuse de sa supérieure. Soudain, comme sur un coup de tête, il se leva, se saisit de la veste en cuir rouge d'Armande et la lui tendit.

— Je vous offre un verre. Et puis, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer.

Armande fronça les sourcils, dans la bouche de Hong, les bonnes nouvelles concernaient toujours ses enquêtes en cours. Elle mordit à son hameçon.

Pour les verres, l'équipe d'Armande avait ses habitudes. Un bar à quelques rues du commissariat, assez éloigné pour ne pas risquer de rencontrer des collègues, mais assez proche, pour faire la navette entre les deux, même en titubant. De plus, l'endroit possédait un nom prédestiné, le Café Dupin.

C'était une gargote à l'ancienne, avec une décoration qui fleurait bon le XIXe siècle et l'hommage à Edgar Poe et Conan Doyle. Les murs étaient couverts de lambris brunis par le temps, raccords avec les fauteuils de cuir et les tables en bois sombre. Des photos d'époques, jaunies et racornies, ainsi que des coupures de vieux journaux se chargeaient de les recouvrir. Elles s'étaient comme des trophées et racontaient des histoires de chasse à l'homme, de capture, de résolutions d'énigmes, une vision surannée et romantique du détective logicien, telle qu'elle n'existait que dans les romans de genre.

Dans un coin, une bibliothèque en bois avec vitrine exposait une collection de livres en éditions originales. Les

tables étaient désignées par des noms tels que Sherlock ou Poirot, plutôt que par des numéros. Quand ils le pouvaient, la petite bande d'Armande s'asseyait toujours à celle marquée d'un imposant « Vidocq » en lettre victorienne.

Armande attendit sagement que le serveur ait posé sur leur table sa pinte de blonde et le scotch de Sam pour poser la question qui lui taquinait l'esprit.

— Alors, qu'est-ce que tu as trouvé ?

Elle parlait de l'affaire du chien évidemment.

Il y a quatre jours, Iona Servier, une femme âgée qui vivait dans l'un des quartiers huppés de la capitale, avait déposé une plainte pour le meurtre de sa chienne adorée. Elle accusait un de ses voisins de lui avoir donné de la nourriture empoisonnée.

Après avoir fait un scandale au commissariat, Blowsky avait cédé devant son insistance et confié l'affaire à l'équipe d'Armande, bien que celle-ci ne relevât pas franchement de sa compétence. L'enquête de voisinage n'avait rien donné, hormis conforter les inspecteurs dans leur première impression. La vieille était une harpie détestée par pratiquement tous les gens de l'immeuble, qui l'évitaient autant que possible.

Iona Servier vivait toujours avec son mari, un homme effacé qui était tout le contraire de son épouse, affable et discret, quand elle était exubérante et exaspérante. Quant au chien, une border collie prénommée « Précieuse », apparemment, elle avait hérité du tempérament de sa maîtresse. L'empoisonnement semblait probable, mais on pouvait presque excuser le geste.

Toutefois, un crime restait un crime, et pour des professionnels comme Armande et Sam, il méritait d'être résolu.

Hong et sa demi-gueule d'asiat se permirent de trinquer et de boire quelques gorgées avant de répondre à la question d'Armande.

— Je pense avoir résolu l'affaire.

L'inspectrice écarquilla les yeux et attendit en vain la suite. Samuel buvait son whisky comme si tout était dit.

— Ben quoi, c'est tout ? Tu ne me dis pas comment ?

— J'ai dit « je pense ». Disons que j'ai un coupable en vue, mais je dois encore vérifier mon hypothèse.

— Alors, peut-être peux-tu m'éclairer sur ton hypothèse ou ce qui t'a permis de la formuler ?

Sam haussa les épaules.

— Ouais, je pourrais. En fait, tout est dans le rapport d'autopsie du clebs.

— La Précieuse ?

Hong hocha la tête. Son verre se vidait à une allure inquiétante. Armande pesta, elle n'avait même pas pris la peine de le lire, ce rapport, tellement l'affaire l'horripilait. Sam, lui, ça l'amusait. On n'enquêtait pas tous les jours dans les beaux quartiers, sur une vendetta entre richards qui s'entretuent par animaux de compagnie interposés. Il esquissait d'ailleurs un de ses sourires énigmatiques qui laissaient entendre que l'affaire recelait un loup.

— Et notre nouvelle affaire, demanda-t-il, tu veux m'en dire un peu plus ?

Armande fit une grimace avec des lèvres pleines de mousse.

— Carole Marnes, jeune femme propre sur elle, en couple, une fille de trois ans. Boulot stable dans un magasin de vêtement de luxe. Représentante depuis quelques mois. Profil clean.

— Et le mari ?

— Je lui ai parlé, il est dévasté.

— Ça se mime, la dévastation.

Elle secoua la tête.

— Dans ce cas, c'est un foutu bon acteur, et je n'ai encore jamais rencontré de notaires qui soient de bons acteurs. Ils sont juste sinistres, même quand ils essaient d'être drôles.

Sam hocha la tête.

— Belagusi devait être notaire, alors.

— Bella quoi ?

— Laisse tomber. C'est encore en rapport avec ces vieux films que je regarde.

Armande leva sa pinte pour lui signifier qu'elle avait saisi.

— Un jour, il faudrait que tu changes d'époque et que tu rejoignes la nôtre, juste pour voir.

— Ouais. C'est déjà tout vu.

Il vida son verre d'un trait et leva le bras pour passer de nouveau commande, quand ils reçurent tous les deux une notification en même temps. Armande sur sa montre connectée, Hong sur son bracelet réglementaire. Ils échangèrent un regard désabusé, puis Sam chaussa une vieille paire de lunettes connectées toutes patinées par l'usage.

— C'est Fabier, l'autopsie de notre cliente est sur le réseau. Vidocq, tu nous fais un résumé ?

L'IA, toujours en veille, réagit avec seulement quelques secondes de décalage, juste assez pour que l'inspectrice Mochi ait le temps d'activer ses lentilles et leur écouteur intégré.

— Va à l'essentiel. Agression sexuelle ?

La voix de l'IA bourdonna.

— Aucune trace de violence ou d'agression. Mort causée par étouffement (pendaison).

— Et voilà pour la théorie bidon des chaînes de flux, commenta Armande.

Vidocq continuait son exposé, imperturbable.

— Trace de piqûre dans le cou. Injection d'un mélange chimique (détail des composés dans le rapport) ayant provoqué un coma artificiel (possibilité de décès élevé, même sans étouffement). Aucune empreinte ni trace d'ADN exploitables relevées sur le corps de la victime. Heure du décès estimée...

Armande et Sam n'écoutaient plus. Ils avaient déjà l'information qu'ils voulaient. C'était bien un meurtre, et foutrement bien préparé.

03 – Isabella

Modern journalism... justifies its own existence by the great Darwinian principle of the survival of the vulgarest.

Le journalisme moderne... justifie son existence grâce au grand principe darwinien de la survivance du plus vulgaire.

Oscar Wilde

La stridulation agaçante de l'alarme extirpa Isabella Devasquez de son sommeil. Sa répétition l'empêcha également de sombrer derechef dans la torpeur et lui arracha un grognement qui ressemblait vaguement à celui d'un ours. Elle tendit un bras hors de la couverture pour mettre un terme au hululement récurrent qui s'évertuait à se faufiler dans ses conduits auditifs, malgré ses efforts pour enfouir ceux-ci sous l'épaisseur des coussins.

L'envie de quitter sa couche, confortable et chaude, se résumait à une pulsion fortement négative. Cependant, elle n'avait pas le choix, elle devait boucler sa chronique ce matin avant de se retrouver hors délais.

Elle officiait comme journaliste freelance et appartenait à ce vaste contingent d'hommes et de femmes qui irriguaient quotidiennement les réseaux et les chaînes de flux en informations plus ou moins véridiques. Selon elle, le terme « journalistes » ne reflétait d'ailleurs absolument pas la réalité de leur activité, à elle et ses paires. « Producteurs de contenus de qualité douteuse ou futile à la présentation volontairement racoleuse » lui apparaissait une appellation bien plus appropriée.

Pour sa part, elle tenait un podcast vidéo hebdomadaire, le genre d'émissions destinées à la *working woman* surbookée qui souhaitait se payer une bonne tranche de rire sur la place du

tampon hygiénique dans les négociations d'affaires, découvrir les dernières tenues anti-pelotage dans les transports bondés, ou utiliser un mouchard enregistreur pour ridiculiser son ex. Des informations hautement stratégiques et essentielles, que certains mecs regardaient également avec attention pour tenter d'enfin comprendre l'autre moitié de l'humanité, celle à laquelle ils ne pouvaient appartenir que moyennant un effort considérable de transformation du corps et de la psyché.

Isabella n'avait pas toujours exercé dans le milieu des médias superficiels. Étudiante, elle se berçait d'illusions quant à son futur métier. Elle se rêvait alors en investigatrice opiniâtre et incorruptible, armée des meilleures intentions dans le but de révéler au monde les plus grands scandales.

Elle pensait que les nouvelles technologies, la force de diffusion sur les réseaux, l'autonomie et la liberté constituaient un arsenal imparable contre la volonté des puissants et des oligopoles de masquer leurs malversations. Elle ambitionnait de devenir la Che Guevara du journalisme, de révolutionner un milieu qui se nourrissait surtout à grand coup de pseudo-scoops situés en dessous de la ceinture.

Elle conservait à l'esprit ces grandes affaires qui donnaient à la profession ces plus belles lettres de noblesse. De Dreyfus à Chelsea Manning en passant par l'emblématique Watergate, l'histoire du journalisme foisonnait de ces exemples courageux et souvent polémiques qui façonnaient le monde autant qu'ils le dévoilaient.

Son idole s'appelait Albert Londres, l'un des tout premiers à creuser là où ça faisait mal. Ce précurseur du journalisme d'investigation était un reporter engagé qui donnait la parole à ceux que les autres ignoraient ou déconsidéraient : bagnards, reclus, fous, marginaux. Il essayait de mettre de la lumière dans les recoins que l'on cherchait à cacher. Lui-même avait écrit dans un de ses ouvrages : « qu'un journaliste n'est pas un enfant de chœur et que son rôle ne consiste pas à précéder les processions, la main plongée dans une corbeille de pétales de roses. Notre métier n'est pas de faire plaisir, non plus de faire du tort, il est de porter la plume dans la plaie. »

Une vision un peu romantique, mais sans fard, qui nourrissait l'imaginaire de la jeune Isabella. Elle comportait ce qu'il fallait de sacrifice et de justice pour abreuver ses valeurs

naissantes et alimenter sa fringale.

Les premières années, elle tenta réellement d'atteindre cet objectif ambitieux. En vain. D'abord, parce que les scandales retentissants ça ne se trouve pas sur le premier forum ou fil de discussion venu. Ensuite, parce qu'elle n'avait pas compté sur les cohortes de fanatiques en tous genres qui utilisaient les flux pour déverser leur propagande et leur paranoïa sans le moindre filtre. Enfin, à cause de la réalité économique.

Non pas qu'il n'y eut plus la moindre place pour le journalisme d'investigation dans cette seconde moitié du XXI^e siècle, mais ceux qui parvenaient à le pratiquer formaient une élite, une mousse rare et luisante égarée dans un cloaque de niaiseries, de futilités, de puanteurs nauséabondes, composée par le plasma de l'inutile, la bile de la vindicte, la lymphe du voyeurisme et le foutre du vulgaire.

Les places s'y révélaient donc chères et souvent le salaire qu'on y accolait mésestimait largement les efforts nécessaires à la survivance d'une presse engagée et intègre.

Non, la presse version 3.0 vivait grâce au marketing. Plus personne ne s'intéressait au fond des sujets traités. Ce qui comptait, c'était le nombre de vues, la répétition sur les écrans et les projecteurs tridis. Parler des dessous d'une sordide affaire de corruption ou de la triche généralisée d'une multinationale se révélait souvent moins vendeur qu'étaler les frasques d'une starlette prise en flagrant délit de partie fine avec son manager et son producteur, surtout si les deux officiaient en même temps. Sexe, violence et showbiz formaient les trois mamelles de la désinformation qualitative.

Quand on s'intéressait à une affaire, le plus souvent on en ignorait les fondements et on se contentait d'en émulser la surface. L'objectif se résumait à créer une forte agitation propre à exalter les meilleurs sentiments du monde chez l'internaute souscripteur. On lui arrachait une larme, à propos de ces enfants désagrégés dans un trafic sexuel, de ces réfugiés démembrés par la guerre, de ces touristes désintégréés dans un attentat, de cette humanité pulvérisée à toutes les souffrances possibles. Le qui, le pourquoi, le comment ne comptaient pas. On exhibait le fait avec la plus grande vulgarité possible pour un maximum d'effets, conscient que trois jours plus tard une autre nouvelle, atroce, fracassante, horrible, terrible, prendrait le relais dans la

fabrique à compassion.

Isabella se faisait souvent la réflexion que, désormais, l'humanité disposait d'outils extrêmement puissants et performants, mais qu'elle les dédiait à un usage tout à fait détestable et ridicule. Le fait que des tuyaux capables de communiquer de manière quasi instantanée avec la totalité des personnes vivantes sur Terre servaient principalement à diffuser la dernière vidéo d'un chaton trop mignon, lui apparaissait comme un argument irréfutable à cet incommensurable gâchis.

Elle-même ne se sentait pas exempte de reproches. Ces propres convictions, émoussées par la lassitude, se révélèrent inférieures à ses aspirations originelles. Et dans le but de remplir son frigo avec autre chose que des portions lyophilisées, elle avait préféré les remiser.

Aujourd'hui, elle ne pouvait pas réellement se plaindre. Son podcast connaissait un certain succès, si bien qu'elle disposait d'un contrat avec une chaîne de flux qui lui assurait un revenu régulier en échange de l'exclusivité sur son émission. C'était plus que la plupart de ses collègues freelance. La chaîne lui imposait également de tenir de temps à autre un live interactif, souvent l'interview d'une de ces célébrités d'un jour.

Cependant, prétendre qu'Isabella appréciait ce travail était à peu près aussi éloigné de la réalité que la distance séparant la Voie lactée de la galaxie la plus proche. En résumé et selon ses propres mots et sa nouvelle doctrine de vie : mieux valait bouffer de la merde que rien bouffer du tout.

Elle quitta les draps de mauvaises grâces, conservant sa tenue de nuit composée d'un tee-shirt tout déformé, d'une culotte et d'une paire de chaussettes aussi sexy qu'un camion-citerne. Elle bâilla, trois fois, se servit un mug de café entre le premier et le deuxième bâillement et lança sa console de travail après le troisième.

C'était un bout de femme d'ordinaire énergique, affublée d'une abondante chevelure brune, présentement mêlée, et d'un regard noisette. Ses origines hispaniques se terraient derrière un melting-pot génétique aux accents latins. Sa taille modeste, légèrement potelée, lui donnait des formes généreuses que nombre d'hommes appréciaient. Pas encore trentenaire, il lui restait encore deux ans à tirer avant de changer de décade. Elle

ne se sentait d'ailleurs pas particulièrement pressée de franchir ce cap.

Elle prit encore le temps de se décrocher une quatrième fois la mâchoire avant de s'atteler à la tâche. Celle-ci consistait à amalgamer les différentes séquences préparées la veille dans un montage d'approximativement dix minutes. Il fallait également prévoir des options interactives, du contenu supplémentaire destiné aux curieux et aux impénitents de la procrastination. Soit en tout environ quinze minutes de format pluri-médias mélangeant allègrement prises de vue fixes ou animées, émoticônes, effets sonores, transitions dynamiques, comique de répétition, commentaires audio et accessoirement un peu de texte. Isabella glissait même quelques pulsions numérisées, des ersatz de réactions chimiques, pour ceux qui possédaient des casques sensitifs.

Étant donné la frivolité et le superflu des sujets traités, il fallait mettre le paquet sur l'empathie et le plaisir direct des sens pour espérer accrocher les cyber-pigeons.

Avec l'assassinat de la Voltaire la veille et sur la demande insistante du directeur de flux, elle avait dû entièrement revoir son déroulé initial pour y intégrer l'information prioritaire du moment. Comme la théorie de l'agression sexuelle circulait partout, elle avait remplacé son idée première par un topo sur les meilleurs systèmes de protection et d'alarmes personnels.

Le sujet aurait pu être intéressant, d'autant qu'il offrait la possibilité de dévier sur les risques de harcèlement sexuel et la prévention contre les agressions, mais elle devait assurer le show, ce qui signifiait noyer le fond du sujet dans un amas de pulsions-émotions, du pathos à l'éclat de rire en passant par l'indignation.

De nos jours, les détails sensitifs formaient le cœur d'un podcast réussi. Les dernières générations de lentilles connectées intégraient une puce à pulsions neurochimiques, ce qui ouvrait les possibilités. Naguère confinés aux seuls casques sensitifs, les programmes de ce genre pouvaient s'émanciper et il n'était pas rare de voir dans les aérotrams des gens s'esclaffer à cause de la seule technologie. Bien sûr, les casques demeuraient les seuls à proposer une immersion complète, mais Isabella devait tenir compte de cette évolution si elle voulait que son émission reste compétitive et attractive. Attractive, surtout.

Au bout de trois heures, la jeune femme accoucha d'un affriolant agrégat digital qu'elle envoya pour validation auprès de la direction éditoriale. Elle ne s'inquiétait guère de la réponse. Depuis un an qu'elle travaillait avec eux, ils n'avaient procédé qu'à une seule rectification importante.

Enfin libérée de ses obligations, Isabella consulta ses notifications pour tenter d'y dénicher un ou deux messages intéressants. Mais ces dernières contenaient surtout un brouhaha de messages estampillés « friendly » qui se résumait à une succession d'affichage d'égos plus ou moins démesurés. La seule notification qui attira son attention venait de Je'G, un autre freelance, mais spécialisé dans la couverture trash des évènements mondains. Elle l'avait rencontré alors qu'elle croyait encore à ses rêves de grand reporter. Ils s'entendaient plutôt bien et avaient même entretenu une relation pendant un court moment et se voyaient encore à l'occasion.

Dans son message, il lui proposait de passer un soir, accessoirement accompagné d'un bon repas tout juste élaboré dans une gargote du coin et de reprendre leur discussion là où elle s'était achevée la dernière fois. Autrement dit, il voulait coucher avec elle. Elle répondit rapidement, avec une courte série d'émoticônes.

Le premier, un grand sourire avec les yeux plissés, validait la proposition. Les suivants, une pêche et un concombre stylisés, confirmaient l'orientation de leurs futures palabres. Le dernier, un simple croissant de lune suivi d'un point d'interrogation l'incitait à proposer une date.

Satisfaite, elle se demanda comment occuper le reste de sa journée. Son premier mouvement l'attira vers la douche, mais une force contradictoire la projeta sans prévenir dans le creux de son sofa. Elle s'y retrouva affalée et plongée dans le catalogue des dernières nouveautés en termes de distractions pluri-visuelles.

Alors qu'elle faisait défiler les différents titres sur l'holocran, elle repensa aux notifications qu'elle venait de consulter. Voilà un moment qu'elle n'était plus sortie. Et avec un tel comportement, ses rares relations amicales avaient tendance à s'effiloche. Elle se demanda qui nourrissait quoi. L'inanité de la plupart de ses connaissances alimentait sa

lassitude pour les relations humaines, ou sa lassitude pour les relations humaines alimentait une certaine inanité dans ses rapports avec les autres ? Elle était jeune, elle aurait dû se secouer, vivre, profiter. Au lieu de ça, elle se plantait devant son écran immersif pour se gaver de séries sensio-visuelles et ne tirait un coup que quand un de ses ex se rappelait d'elle. Bravo l'amour propre !

D'un geste d'humeur, elle désactiva l'holocran et rouvrit ses notifications. Elle regarda pensivement le message qu'elle venait d'envoyer à Je'G. Elle hésita à annuler sa proposition, mais elle se ravisa. Il serait toujours temps de changer d'avis plus tard.

— Bon, allez ma grande. Aujourd'hui, tu sors, tu rencontres de nouvelles personnes et tu t'éclates ! OK ?

Elle switcha vers les applis de rencontres et de collaborations sociales qu'elle n'avait pas encore désinstallées et parcourut rapidement les prochains événements proposés. Rien de bien folichon, mais elle se força tout de même à en choisir un, de préférence une activité qui ne soit pas trustée par des lourdingues qui lui feraient du rentre-dedans avec la subtilité de gorilles en rut. Elle opta pour un sence-café, une rencontre pour discuter autour d'un verre et échanger des pulses neurochimiques. Il valait mieux commencer doucement. Et puis, avec un peu de chance, elle testerait quelques pulses sympa qu'elle pourrait réutiliser dans un prochain podcast.

Enfin décidée, elle s'arracha pour sortir de son canapé et prit la direction de la douche.

— Albert ?

Son IA d'appartement réagit au quart de tour.

— Oui Isa ?

— Prépare-moi la douche, eau à 40°, parfum de mangue et karité. Et de la vapeur, beaucoup de vapeur. Et sélectionne aussi quelques vêtements.

— Indications ?

— Sobriété, vegan, écolo, bobo, chaleureux, option drague. Pas de rouge ou de brun.

Albert émit un petit trille pour signifier qu'il avait enregistré la commande. Isabella retirait déjà ses loques alors qu'une buée dense s'échappait de la cabine de douche.

— Ah, et mets-moi de la musique aussi.

— Indications ?

— Un truc qui envoie !

Sous la trombe d'eau et de vapeur, elle se moussa les cheveux au son d'un tube hard-tech qui hurlait son refrain.

Gonna feel earth in my mind

Gonna break, gonna break mines

Gonna sense thunder's nerves

Gonna connect, connect worlds

Pour la première fois depuis longtemps, elle se laissa porter par l'énergie qui grondait en elle et se surprit à beugler maladroitement et approximativement dans le rythme.

Gonna feel earth in my mind

Gonna break, gonna break mines

Gonna sense thunder's nerves

Gonna connect, connect worlds

04 – Deal

Into this world all societies are becoming multicultural, multiethnic and multi-religious. And this diversity must be seen as a richness not as a threat. But to make that diversity a success, we need to invest in social cohesion so all people feel that their identities are respected and that they have a stake in the community as a whole.

Dans ce monde, toutes les sociétés deviennent multiculturelles, multiethniques et multi-religieuses. Et cette diversité doit être considérée comme une richesse et non comme une menace. Mais pour que cette diversité soit un succès, nous devons investir dans la cohésion sociale afin que tous les gens sentent que leurs identités sont respectées et qu'ils ont un intérêt dans la communauté dans son ensemble.

Antonio guterres

— Tu peux me rappeler ce qu'on fout là ?

La question fit hausser le sourcil droit du détective Hong. Il regarda son partenaire comme si l'évidence aurait du lui sauter aux neurones.

— Je te l'ai dit, on s'apprête à arrêter un *dangereux* tueur de chien.

Il insista sur le « dangereux » en forçant sur le ton sarcastique. Sa réplique agaça William Loiseau.

— Tu sais très bien que c'est pas ça ma question. On est vraiment obligé de planquer ? Vidocq fait ça mieux que nous, avec quelques drones et en prenant le contrôle des capteurs de sécurité du bloc.

— Ouais.

Samuel Hong reporta son attention sur le parc, juste en

face de leur voiture banalisée. Un vrai parc, au niveau du sol, avec vu sur le ciel. Il en restait peu dans Paris. Un signe de plus que le quartier était sacrément huppé. Ça, et l'absence d'aérotrams.

En trente ans de Néo-Commune, la ville s'était transformée de façon exponentielle, sauvage, vers le haut. La politique migratoire de la Néo-Commune avait nourri la bête. Pour une cité libertaire, difficile de faire autrement que d'accueillir tous ceux qui voulaient s'installer en son sein, sans condition, ou presque. Il en résultait un dynamisme hors norme, des inégalités foutraques, une faune plus que cosmopolite, carrément hétéroclite et cette architecture incontrôlée pour accueillir tout ce monde et toutes ses vies. Parce que la Néo-Commune ne pouvait pas s'étendre au-delà de ses frontières.

Des tours énormes, monstrueuses, phénoménales, austères, rutilantes s'étaient élevées pour loger ce flux d'espoirs, de rêves, de déceptions, de fuites ou de promesses. Dans la couronne extérieure, d'abord, puis partout où cela s'avérait possible. Les voies de circulations c'étaient rapidement retrouvées débordées. Le métro ? Un cloaque de chaleur et de pisse où on se pressurait par nécessité.

On avait commencé par jeter des passerelles entre les immeubles, puis installé des câbles pour faire circuler de gros œufs comme dans les stations de ski. Ensuite, entre les ponts, les passerelles, les câbles, on avait tressé un maillage de métal et de rails. On avait sorti les métros de sous la terre, on les avait hissé dans les hauteurs, le long des cages d'ascenseurs, des poutrelles et des escaliers de secours. On avait allégé leurs carcasses, assoupli leurs articulations, fluidifié leurs allures.

Les aérotrams avaient tissé leur toile sur presque toute la ville, un réseau dense que se partageait une poignée d'exploitants. Les lignes s'emperliflicotaient entre les immeubles, il fallait l'aide d'applications à l'intelligence surdimensionnée pour déterminer son trajet.

Mais pas dans les quartiers huppés. Dans les quartiers huppés, la toile se brisait. Elle retournait au sol d'où elle était née. Elle disparaissait pour laisser la place aux beaux parterres et aux jardins. Dans les quartiers huppés, les tours demeuraient peu nombreuses, il n'y avait pas de ponts pour les relier, de câbles

ou de navettes interblocs. Dans les quartiers huppés, le sol côtoyait encore le ciel. On pouvait se promener et flâner au pied des façades, lever le nez et accrocher un nuage du regard. Un luxe. Un luxe cher, hors de prix. Un luxe protégé. Il paraissait que certains de ces quartiers avaient été déclarés patrimoine mondial par l'Unesco. Voyez, les vieux immeubles de l'époque Haussmann, regardez cette place carrée, et ses maisons à la teinte brique. Tournez la tête à droite, et déjà les monstres gris de métal et de verre se courbent sur votre échine. À gauche, un coin de soleil.

Depuis, la voiture, outre le parc, ils avaient vue sur l'entrée de l'immeuble où habitait la plaignante, Iona Servier, avec son mari. Le lieu du crime. Et pour bien faire, quelques holocrans flottaient dans l'habitable et leur retransmettaient en direct les images de capteurs situés dans et autour de l'immeuble.

Hong pointa un des écrans.

— Les drones, ça fait du bruit et des capteurs, ça se brouille. En plus j'ai déjà fait taffer Vidocq sur les enregistrements des trois semaines précédant l'empoisonnement de la chienne. Je sais ce que je cherche. Et puis tu sais comment je suis, j'aime bien faire à l'ancienne.

Son coéquipier le fustigea à nouveau, ce qui fit sourire Sam.

William s'affichait comme l'archétype du parigot sorti tout droit d'un flux mode & fashion, à ceci près que son faciès ne correspondait pas tout à fait aux pixels du playboy. Il compensait une nature particulièrement ingrate – pommettes saillantes et joufflues, nez d'aigle brisé et cabossé, menton prognathe et boursoufflé, front fuyant et bosselé, cavités orbitales renfoncées dans le crâne, chevelure précocement clairsemée – par un goût vestimentaire frisant le dandysme dernière vague. Veston connecté, tweed intelligent, chaussures tendance en cuir auto-teinté en fonction de l'environnement, tout était bon pour empaqueter cette citrouille qui lui servait de tête dans un étui digne des plus grands modistes.

Avec une dégaine pareille, le voir faire les gros yeux virait souvent au comique.

— Dans ce cas, qu'est-ce que je fous là, moi ?

— Tu me files un coup de main.

Sam détourna sa demi-gueule d'asiatique vers les holocrans en donnant l'impression d'être absorbé par quelque chose.

— Au fait, comment ça va ? reprit-il. Ça va faire trois mois, non ? Que c'est terminé Koiko et toi...

Will poussa un soupir et secoua la tête avant de sourire de manière désabusée.

— Ah... Voilà donc ce que je fous là.

Hong osa un regard vers le jeune homme pour voir si celui-ci ne se refermait pas dans sa coquille, mais en réalité, ce dernier semblait plus amusé qu'ennuyé. Évidemment que Sam n'avait pas besoin de lui pour appréhender son suspect. Il avait probablement déjà résolu l'affaire. Il aurait pu demander à un agent en uniforme, ou réclamer le soutien d'un botcop. À la place, il avait sollicité son partenaire dans l'équipe de Môchi, histoire de le cuisiner un peu et lui offrir son soutien au passage.

— Alors ?

— Ça va.

Ça faisait un peu court, comme réponse. En tout cas, de l'avis de Sam.

— Tu ressors, un peu. Pour voir du monde, trouver quelqu'un ?

— À ton avis ?

Sam se doutait de la réponse. Trop tôt. Surtout pour ce foutu romantique de William. Un mélodrame à lui tout seul, question cœur. Une loque après chaque rupture. Hong l'avait suffisamment ramassé pour le savoir. Et cette fois, ça durait depuis trois ans et demi, son histoire. Presque du long terme. Les premiers jours, il ressemblait à une éponge tout juste essorée. Il était temps de redonner un peu d'allant à cette éponge.

— Sérieux, Will, malgré ta tronche de chou-fleur, tu es le seul à avoir une vie sentimentale normale dans l'équipe. Tu es le point d'équilibre du groupe, ne nous laisse pas tomber. Sinon tu finiras comme Môchi, ou pire, comme moi.

Will détailla du regard la tenue vestimentaire de son collègue avec une moue dubitative.

— Non, ça y'a pas de risque.

Hong s'autorisa un sourire.

— Tu vois très bien ce que je veux dire.

— Tu veux dire que je finirai avec une tendinite du coude parce que je refuse d'utiliser des programmes sensitifs, ironisa Will. Parce que j'aime faire ça à l'ancienne ?

L'eurasien fronça les sourcils avec un air faussement réprobateur, puis changea du tout au tout et se mit à sourire à pleines dents.

— Ouais. Mais je voulais surtout dire, juste trop con.

Will le détailla à nouveau, sardonique.

— Ça aussi, il n'y a pas de risque. Par contre, je viens d'avoir une pensée étrange.

Sam le dévisagea.

— Genre ?

Will chassa une miette imaginaire de son veston, puis il se frotta ostensiblement la nuque.

— Genre qu'on ne devrait pas se poser, pour le bien de sa santé mentale, tu vois ? Parce que je me disais... Bon, Mél s'envoie en l'air dans des virtuels, toi tu as ton coude. Et la cheffe, à ton avis ?

Sam bogua une seconde avant de se reprendre et de répondre sur un air presque sérieux.

— Môchi ? Ben, elle a Mister Jones.

Will ouvrit des yeux ronds, le temps que la suggestion se répercute pleinement dans ses synapses, puis il éclata de rire malgré lui.

— Merde, tu as raison. T'es vraiment trop con.

Sam accompagna Will dans son fou rire.

— Raison de plus de te dépêcher de retrouver quelqu'un, plutôt que de t'apitoyer sur ton sort.

Will haussa les épaules en reportant son attention sur l'un des écrans, comme s'il savait quoi chercher.

— Bah, je peux aussi faire comme Mél, ça a l'air de plutôt bien lui réussir, non ?

De fait, Mélanie Jacquard, la spécialiste du crime digital de l'équipe, passait souvent pour la plus lucide et la plus équilibrée de l'équipe. Hong préféra ne pas répondre. Il avait son avis sur Mél, un avis qu'il ne souhaitait pas nécessairement partager. Un avis aussi sur les SVR, comme on nommait les programmes qui couplaient réalité virtuelle et simulation sensitive. Et celui-là, Will le connaissait déjà. Alors, il fit

comme son partenaire. Semblant de scruter un holocran.

— N’empêche, reprit Will après quelques secondes de silence, elle devrait faire gaffe Mél, avec ses programmes. Tu savais qu’elle les hackait ?

— Ouais.

— Et tu sais ce qui arrive à ceux qui bidouillent les programmes pour faire sauter les sécurités et pousser aux max les stimulations...

— Ouais.

Question répartie, Samuel Hong n’était pas le plus prolixe des coéquipiers. Mais c’était également une façon pour lui de signifier que la conversation tournait dans une direction qui ne lui convenait pas. Will ne l’avait toujours pas compris, même après des années.

— L’oversence, reprit-il. On les récupère avec les neurones complètement grillés ! J’aimerais pas que Mél...

— T’inquiète pas pour Mél. C’est une pro, elle n’a rien à voir avec les barges qui récupèrent des extensions pourries sur des flux douteux. Ses hacks, elle se les code elle-même.

La voix de Vidocq résonna soudainement dans l’habitacle et fit sursauter Will.

— Détectives, je viens de repérer la cible dans une rue adjacente.

— Bordel ! s’exclama Will. Il était connecté celui-là ?

Hong se contenta d’opiner avant de faire glisser un holocran au niveau du pare-brise.

— Visuel.

Plusieurs vues d’une rue bordée d’arbres s’affichèrent. Il y avait quelques passants, un homme en train de promener son chien, un couple de personnes âgées assises sur un banc et qui observaient le monde sans se parler. Et, une silhouette élançée à l’apparence étrangement floue.

— Un brouilleur, hein ? fit remarquer Will.

— Ouais.

Samuel Hong vérifia machinalement la présence de son arme de service sur son flanc et attrapa ses antiques lunettes connectées.

— Vidocq, trace-nous sa géolocalisation et garde le contact visuel. Deux trajectoires d’interceptions, pour moi et William. Prise en tenaille.

L'intelligence artificielle ronronna de routine.

— Données transférées.

Will activa ses implants connectés. Le tracé proposé par l'IA clignota comme un arbre de Noël dans sa rétine avant de s'estomper pour devenir une simple information en filigrane. Hong était déjà dehors, à suivre son propre itinéraire. Il soupira.

— Allez, c'est parti.

Une fois hors du véhicule, il commença aussitôt à trotter. Un clignotement en haut de son œil droit lui indiquait la bonne direction. Côté gauche, la distance entre lui et la cible se réduisait rapidement. Il déboucha dans la rue. Les deux petits vieux n'avaient pas bougé d'une ride. Deux statues.

Will balaya rapidement les silhouettes. Le promeneur et son chien disparaissaient dans un petit jardin, une femme pressée courrait vers une bouche de métro, un jeune en capuche, les mains enfoncées dans ses poches et un sac à dos juché sur les épaules marchait droit vers lui. Évidemment, pas de silhouette floue.

— Confirmation cible.

Vidocq mit en surbrillance le gars et sa capuche. Quatre mètres. La voix de l'IA bourdonna dans son écouteur.

— Confirmation.

Trois mètres. Will n'apercevait Hong nulle part. Il sortit sa carte et posa sa main sur son flingue, juste au cas où. Deux mètres. L'autre se rendit compte de sa présence et se figea.

— Détective Loiseau, je dois vo...

La capuche venait de se retourner et le sac à dos décampait déjà à toute vitesse. Will secoua la tête et commença à courir derrière lui. Il se demanda pourquoi il fallait toujours que les petits délinquants prennent la fuite avant même de savoir pourquoi on voulait les interpeller. Les gros bonnets, eux, savaient que c'était inutile.

Will aperçut enfin Hong qui débouchait d'une ruelle perpendiculaire. L'eurasien se contenta de tendre un bras ferme qui stoppa net la course du fuyard. Ce dernier poussa un cri étouffé alors qu'il faisait la culbute. Il eut à peine le temps de remarquer qu'il était tombé, que Sam le relevait sans ménagement pour le plaquer face la première contre le mur le plus proche.

Will arriva en brandissant sa carte à l'attention des

quelques curieux qui s'inquiétaient déjà de ce qui se passait.

— Circulez, c'est une opération de police, vous n'aurez qu'à consulter les flux chez vous ce soir, pour en savoir plus.

Instinctivement, les rares badauds levèrent le nez au ciel pour voir si un drone captait la scène. Will en remarqua au moins un qui filmait avec une microcam dernier cri. Il haussa les épaules et rejoignit Hong. Celui-ci fourrageait déjà dans les poches de l'interpellée.

La capuche était tombée et révélait une tignasse courte et le visage défait d'une jeune femme.

— Putain ! Vous n'avez pas le droit de m'arrêter comme ça, sans raison !

— Ouais, ouais, ouais.

Hong tendit la puce d'identité qu'il venait de lui prendre à Will qui la scanna rapidement pour accéder au dossier de leur prise du jour.

— Polina Sarbiet, étudiante à NéoC XII. Troisième année de sciences applicatives et biochimie moléculaire.

Il faisait rapidement défiler les données la concernant sur ses rétines. Casier vierge, noms des parents, adresse...

— Vous êtes assez loin de chez vous, ici.

— Et alors ? C'est pas un crime.

Après s'être occupé de ses poches, Samuel Hong vérifiait maintenant le contenu de son sac à dos. Il en extirpa rapidement une poche remplie de petites pilules blanchâtres.

— Et ça ? demanda-t-il en lui secouant le sachet sous le nez.

Le regard de la jeune femme se brouilla.

— Eh ! C'est juste des médocs. Je fais des études en biochimie, je vous rappelle.

Sa voix avait perdu la majeure partie de son assurance. Hong lui décocha une moue amusée et dubitative.

— Des médocs, vraiment ? Quelque chose me dit que si je demande une analyse, ça n'est pas vraiment de l'aspirine que je vais trouver. Je pencherais plutôt pour un petit cocktail d'opiacé, de mescaline et de THC.

Cette fois, le visage de Polina Sarbiet se décomposa complètement.

— Comment vous... ?

Sam était tout sourire.

— C'est vrai, c'est pratique les études de biochimie.

La jeune femme se rembrunit. Will avait déjà sorti une paire de menottes, mais visiblement, son coéquipier avait autre chose en tête. Et l'étudiante se cachait encore derrière sa défense brinquebalante.

— J'ai le droit de consommer la drogue que je veux.

— C'est vrai. Mais on ne va pas jouer aux devinettes. On sait tous les deux que ces pilules ne sont pas pour vous. Or, la vente de drogue est réglementée et je doute que vous ayez une licence. Et en plus, je parie que votre recette maison n'a pas été autorisée par un comité haddock. Vous savez ce que ça peut vous valoir ? Quatre ans au minimum. La Néo-Commune est permissive, mais y'a des limites.

Hong marqua une pause, pour que l'information s'imprime bien dans la tête de la jeune femme. Celle-ci, d'ailleurs, ne protestait plus. Elle commençait même à montrer des signes de résignation.

— Heureusement, c'est votre jour de chance, reprit Sam. Parce que mon collègue et moi, on n'en a rien à foutre. On n'est pas des stup'.

— Mais alors, qu'est-ce que ?

Le regard de Polina montrait un mélange d'espoir, de peurs nouvelles et d'interrogation. Will rangea ses menottes, un peu blasé.

— Je connais déjà votre client, continua Sam. Tout ce que je veux, c'est votre déposition, selon laquelle vous lui vendez bien de la drogue.

— Et pour le reste ?

— Le reste ?

Sam échangea un sourire entendu avec Will. Ce dernier avait compris depuis longtemps où l'eurasien voulait en venir. Samuel Hong voulait clôturer cette enquête au plus vite, et visiblement, il s'attendait à ce qu'elle n'aille pas jusqu'aux tribunaux. Quant à savoir pourquoi ou comment, Will commençait à se faire sa petite idée.

— Tu vois quoi dans ce sachet ? lui demanda Hong.

— Seulement un peu d'herbe, je dirais.

— Ouais.

— Ça vaut quoi ? Juste une amende pour défaut de licence.

— Ouais.

Samuel Hong se retourna vers la jeune femme, de plus en plus interloquée.

— Alors, qu'est-ce que tu en dis ? Tu nous fais ta déposition, là tout de suite. On l'enregistre et on laisse tomber pour les autres charges, où tu préfères qu'on t'embarque ?

Elle écarquilla les yeux, avant de les plisser en demandant où se trouvait l'entourloupe.

— Attendez, tout ce que vous voulez, c'est que je vous dise à qui je vends cette drogue ?

— Presque. Je veux un témoignage circonstancié.

Elle hésitait encore.

— Vous êtes vraiment de la police ?

Sam lui décocha son sourire le plus enjôleur et sortit sa carte à son tour.

— Des vrais, de la criminelle. Bon alors, deal ?

Les yeux de la jeune femme passèrent plusieurs fois de la carte que lui présentait le détective à sa main tendue. Au cinquième aller-retour, elle se décida enfin et topa dans la main de l'eurasien.

— Deal.

05 – Re-Voltaire

Today's technology gives governments and corporations robust capabilities for mass surveillance. Mass surveillance is dangerous. It enables discrimination based on almost any criteria: race, religion, class, political beliefs. It is being used to control what we see, what we can do, and, ultimately, what we say. It is being done without offering citizens recourse or any real ability to opt out, and without any meaningful checks and balances. It makes us less safe. It makes us less free.

La technologie actuelle donne aux gouvernements et aux sociétés d'importantes capacités pour la surveillance de masse. La surveillance de masse est dangereuse. Elle autorise la discrimination à partir de la plupart des critères : race, religion, classe, convictions politiques. Elle est utilisée pour contrôler ce que nous regardons, ce que nous pouvons faire et, finalement, ce que nous disons. Elle le fait sans offrir aux citoyens des recours ou des moyens pour y échapper et sans freins ni contrepoids significatifs. Elle fait de nous des citoyens moins en sécurité. Elle fait de nous des citoyens moins libres.

Bruce Schneier – Data and Goliath

Armande explorait les données récoltées par Vidocq. Elles formaient un réseau d'interconnexions qui racontait l'histoire de Carole Marnes, la façon dont elle menait sa vie, ses amis, ses relations, ses antipathies, ses hobbies, ses perversions, ses peines, ses joies, ses masques, ses secrets... Et le moins que l'on pouvait dire, c'était que cette histoire était d'une banalité à la fois affligeante et rassurante.

Carole Marnes possédait bien quelques inimitiés, des personnes qu'elle évitait ou ne fréquentait plus, mais rien qui

justifia de l'assassiner. Parmi ses proches, le tableau semblait tout aussi pénard. Elle voyait régulièrement ses parents, ainsi que son frère, qui pourtant avait émigré en Corée du Sud pour sa carrière. Ils échangeaient toutes les semaines des nouvelles. Quelques tensions avec des cousins, mais ça s'en tenait aux fêtes de famille. Son couple se portait bien, pas d'amant à l'horizon et son mari ne la trompait pas. Elle avait bien eu une aventure, mais c'était avant la naissance de leur enfant et son mari l'ignorait totalement, même encore aujourd'hui. Môchi ne voyait pas de raison de changer cet état de fait. Bien sûr, ils avaient quelques disputes, des petites fâcheries sans conséquence. Pas de problème d'argent, ni de quoi attirer la convoitise.

Plus elle creusait, moins elle trouvait, ce qui contrariait énormément Armande. Les indices écartaient aussi bien la thèse du viol que celui d'une agression gratuite. Tout montrait que le meurtre avait été minutieusement préparé. Or, dans ces cas-là le mobile était toujours en rapport avec la victime. Quelqu'un y trouvait un bénéfice. Vengeance, appât du gain, désir charnel, en gros les pulsions de bases. Or, dans ce cas précis, impossible de trouver un mobile de meurtre dans la trame triviale qui résumait la vie de la victime. Celle-ci disposait bien d'une assurance vie, assez généreuse d'ailleurs, mais la bénéficiaire était sa fille et on imaginait mal une gamine de trois ans organiser un meurtre de sang-froid.

Bien sûr, il existait toujours la probabilité de la donnée manquante, qu'un pan de la vie de Carole Marnes, malgré toute la technologie et le recoupage d'information, ait pu échapper à Vidocq. Un jardin secret, que la victime était parvenue à conserver hors des radars et des capteurs. C'était improbable, mais possible.

Surtout, autre chose chiffonnait Armande. Si Carole Marnes était la cible, cela voulait dire que le meurtrier connaissait un moyen de l'identifier, c'est-à-dire, de passer outre toutes les protections mises en place par le système Néo-Communard pour assurer l'anonymat de ses représentants, ce qui n'était pas une mince affaire.

La tenue noire et blanche des Voltaires ne se résumait pas à un déguisement. Le masque était également truffé de technologie. Un synthétiseur vocal pour moduler la voix et la

rendre impersonnelle, une puce d'identification anonyme cryptée et jugée inviolable. Des brouilleurs, des filtres digitaux, toute une panoplie sensée protéger les représentants. Il n'existait que deux façons de découvrir l'identité d'un Voltaire. Pirater le système qui gérait les Représentants, ce qui à la connaissance d'Armande n'était encore jamais arrivé. Ou, que le Voltaire révèle de lui-même son identité.

Il restait une autre option, bien sûr. Considérer que l'identité de la victime n'avait aucune importance. Le meurtrier avait pris le premier Voltaire qui passait et l'avait tué, en se moquant éperdument de qui se trouvait dans la toge. Les répercussions d'un tel acte et ce qu'elles sous-entendaient inquiétaient et ennuyaient Armande encore plus que toutes les autres considérations.

Elle chuinta les holocrans d'un geste machinal. Ça ne la menait nulle part. Il lui fallait du concret, du neuf, de quoi rebondir. Il lui fallait respirer. Elle sortit de son bureau et s'engagea d'un pas ferme dans les couloirs.

La brigade criminelle occupait un immeuble qui datait d'avant la Néo-Commune. Devenu trop vite vétuste, des travaux étaient régulièrement engagés, pour rénover ou apporter des améliorations indispensables, mais le plus souvent, il s'agissait de rustines appliquées à la va-vite pour parer au plus pressé. La police néo-communarde peinait à boucler ses fins d'années, ses subsides suffisaient à peine à maintenir sa flotte de bot-cop en état, ses drones en vol, et tous ses équipements en général. Quant à investir dans du matériel, pour remplacer l'IA criminel vieillissante dont ils disposaient par exemple, c'était du registre de l'utopie. Une situation qui chagrinait Armande, d'autant plus quand elle était confrontée à une enquête ardue pour laquelle des moyens technologiques derniers cris auraient simplifié la résolution.

Armande traîna sa carcasse jusqu'à un distributeur de boissons. Elle essaya de ne pas prêter attention aux regards des collègues qu'elle croisait. Il était d'ailleurs difficile de savoir s'ils se moquaient, la plaignaient ou l'enviaient pour la super enquête que Blowsky avait refilee à son équipe. Café chaud en main, elle prit la direction des ascenseurs dans le but de rejoindre l'étage réservé aux enquêteurs numériques. Un espace sécurisé et hyper-connecté où se trouvaient également les gros

serveurs qui stockaient les données des services et permettaient à Vidocq d'exister.

C'était aussi là que Mélanie Jacquard, la quatrième membre de l'équipe, possédait son bureau. Bureau était d'ailleurs inapproprié pour désigner une pièce entièrement interfacée pour circuler dans les flux, manipuler les données et plonger dans les mondes artificiels de toutes les façons imaginables.

Quand Armande entrait dans cette pièce pendant que Mèl y travaillait, elle se sentait souvent happer par la sarabande des holocrans, des lignes de codes qui flottaient dans l'espace et des multiples commandes en cours. Cela n'avait rien à voir avec la salle de virtualisation. Tout, ici, apparaissait déstructuré, en constant changement, un chaos algorithmique dans lequel Mélanie Jacquard s'épanouissait.

C'était une femme accomplie dont on ne prouvait plus la compétence. Une métisse de tout juste quarante et un ans, grande fan de culture néo-populaire et aficionados de manwas poly-apocalyptique, qui s'habillait pourtant de manière modérée : tailleurs classieux et chemisiers tout en sobriété. Des petits détails – le revers des manches, les choix des couleurs et des motifs, un bijou un peu exotique – rehaussaient ses tenues et trahissaient son penchant pour les histoires déjantées.

Toutefois, à cet instant, son visage concentré sur les diverses tâches en cours montrait des signes de crispation et, par moment, tendait vers la franche grimace. Comme elle tirait la langue, Armande la salua d'un petit hochement de tête.

— Du nouveau sur la façon dont le tueur s'y est pris pour imposer un blackout sur la zone ?

La langue retourna dans la bouche de Mèl, mais pas sa grimace.

— Je bloque et Vidocq aussi. Celui qui a fait ça a également totalement effacé ses traces, un vrai fantôme numérique. Il n'a laissé que des miettes et encore, que des proxys de seconde zone visiblement utilisés pour créer des fausses pistes. Ils rebondissent les uns vers les autres comme dans un vieux jeu de pong. C'est tout le paradoxe de notre société... La plupart des gens se laissent pomper leurs données perso dans les flux en s'en moquant totalement, et à côté de ça, il existe des logiciels cryptés que le premier noob venu peut

utiliser pour disparaître dans les flux profonds. Mais d'habitude, on arrive quand même à trouver des indices, sur les moyens utilisés, dans les codes modifiés où dans les fichiers bak des serveurs...

Armande se gratta la tête.

— Et en clair, ça veut dire quoi ?

— Qu'on a affaire à un pro comme j'en ai rarement vu. Soit notre tueur est, en plus d'être un génie du crime, un génie de l'informatique, soit il a fait appel à un hacker bien balaise.

— Tu penses pouvoir remonter jusqu'à lui ?

Mél bascula sur sa chaise polyvalente et toisa sa chef avec un haussement de sourcil circonspect.

— Si tu me laisses un an et la moitié de l'équipe digitale, peut-être.

Armande se mordit la lèvre inférieure et croisa les bras.

— M'étonnerait que Blowsky nous laisse un an pour résoudre cette enquête.

Mél secoua la tête et écarta les bras.

— Je ne peux pas faire mieux. On est dans le brouillard.

Môchi laissa vaquer son regard sur les informations qui surchargeait la pièce. Elle crut reconnaître une carte virtuelle de serveurs, il y avait des milliers de points qui clignotaient à vive allure et flashaient leurs adresses IP. Ça ressemblait bien à un brouillard, mais un brouillard de lumières.

— Dans ce cas, fais-moi une liste des personnes et des sociétés qui sont capables de mettre en branle une opération de ce type.

— Tu déconnes ? Pour ce qu'on en sait, ça pourrait juste être un gamin des favelas qui bidouille dans sa cave.

Môchi répondit au regard ahuri de Mél par un froncement de sourcils appuyé.

— Fais-le, s'il te plaît. Au pire, ça me permettra toujours de temporiser avec Blowsky.

— D'accord, d'accord ! Mais autant te le dire tout de suite, c'est pas comme ça qu'on va trouver le meurtrier.

Armande acquiesça lentement, alors que sa montre lui signifiait une notification apparemment importante. Elle se pinça le nez avec un air ennuyé.

— OK, fait au mieux. Mais j'ai besoin d'un truc à ronger pour Blowsky avant qu'il ne vienne de lui-même nous mettre la

pression.

Son interlocutrice opina et fit une moue fataliste tandis que l'inspectrice principale consultait son message. Mél constata alors un froncement de sourcil intrigué.

— Quelque chose ne va pas ?

— Je ne sais pas, répondit Môchi. C'est bizarre, le dossier sur lequel bossait Sam vient d'être classé sans suite. La vieille a retiré sa plainte.

Mél fronça les sourcils à son tour, mais avec contrition. Elle sentait poindre une certaine jalousie. Parce que Hong avait été autorisé à continuer son enquête sur l'affaire Iona Servier, alors qu'elle, elle avait dû remiser celle sur les accidents de navettes interblochs. Pourtant cette dernière lui semblait bien plus importante que de découvrir comment un chien était mort.

— Encore un succès pour l'efficace détective Hong ?

Armande ne releva pas son ton acerbe.

— L'affaire est juste classée, pas résolue.

— Tu parles ! Je parie qu'il va bientôt nous envoyer son invitation pour payer sa tournée.

C'était la règle dans l'équipe. Quand l'un d'entre eux résolvait une enquête, il offrait sa tournée au café Dupin. Une institution qui prévalait déjà du temps du prédécesseur d'Armande. Le lieu et les gens avaient changé, mais la coutume restait, indéboulonnable, qui cimentait le groupe. Et Hong était le dernier de l'ancienne garde, ce n'était pas lui qui dérogerait à la règle.

Comme l'avait prédit Mélanie, ils se retrouvèrent le soir même dans l'ambiance rétro du Café Dupin, Hong et Will les attendaient, le premier avec un verre de whisky bien entamé et l'autre avec une pinte à moitié vide.

Armande commanda une vodka vanille quant à Mél, elle opta pour un cocktail à base de curaçao, le plus cher, ce à quoi Hong ne prêta pas la moindre attention. Il sirotait son verre, avec une main qui s'égarait parfois dans ses cheveux bleus. Lui et William échangeaient des futilités qui appartenaient à la catégorie philosophie imbibée. Comme ils ne daignaient pas aborder le sujet qui intéressait vraiment leurs deux collègues, ce fut Armande qui, comme souvent, lança les hostilités.

— Bon alors, cette histoire de chien ? La dernière fois

qu'on c'est vu Sam, tu étais sur le point de la résoudre. Et là, on apprend que la vieille retire sa plainte. Tu expliques ?

L'autre haussa les épaules.

— Je suis mauvais pour raconter, demande à Will, il était avec moi.

L'interpellé émit quelques protestations, mais Hong se renfonçait déjà dans son verre et comme le regard d'Armande se faisait de plus en plus pressant et celui de Mél de plus en plus agacé, il s'adonna à l'exercice avec mauvaise grâce.

— Bon, alors pour commencer, on a attrapé le dealer du vieux Servier.

— Le dealer du vieux ? s'exclamèrent en cœur Môchi et Jacquard.

Hong grogna dans son renforcement.

— Si tu ne racontes pas dans l'ordre, ça va pas le faire.

— T'as qu'à prendre le relais.

— Ouais.

Toutefois, le détective Samuel Hong prit encore le temps de finir son verre.

— Môchi, je t'ai dit que tout se trouvait dans le rapport d'autopsie ? Celui-ci concluait que le clebs avait été empoisonné, mais avec une lecture attentive, on se rendait compte que le produit incriminé était un cocktail de stupéfiants. Empoisonnement, peut-être... Overdose, à coup sûr. Mon idée première, c'était qu'un des voisins se shootait et, vu comme la vieille et sa *Précieuse* étaient appréciées, il avait fini par craquer et donner une dose massive à la chienne. J'ai demandé à Vidocq d'analyser les scans de surveillance des dernières semaines. C'est là que j'ai remarqué le manège du mari. Une fois par jour, il fait une promenade. Et, une fois par semaine, son itinéraire varie, juste un peu. Pour récupérer un paquet laissé à son attention. Vous voyez venir la suite...

— Quoi ? C'est le vieux qui a empoisonné la chienne de sa femme ?

— C'est un peu tordu ton truc. Et pourquoi il ne se fait pas livrer directement ? La plupart des drogues sont légales, non ?

Sam secoua la tête.

— Il ne voulait pas que sa femme l'apprenne. Parce que, en fait, s'il se droguait c'est parce que même lui n'en pouvait plus. C'était sa façon de s'évader, de transgresser la routine

insupportable de son couple. Une fois stone, tout lui passait au-dessus. Alors, il a dégotté une étudiante en chimie qui acceptait de lui synthétiser un cocktail sur mesure et de le livrer de façon discrète. C'est que chez les Servier, on tient à passer pour des gens respectables. Pour la gamine, c'était un bon moyen d'arrondir ses fins de mois. Du gagnant/gagnant, quoi. Mais voilà, il y a une semaine, le plan du vieux a connu une sérieuse anicroche. Il a été découvert.

Les autres écarquillèrent les yeux, même Will à qui se détaille de l'affaire semblait avoir échappé.

— Par qui ?

Hong leur décocha un sourire plus que moqueur.

— La chienne bien sûr ! Elle est tombée sur la réserve de cachetons et a dû les prendre pour des croquettes. Je ne sais pas combien elle s'en est enfilé, mais ça lui a été fatal. Le vieux à maquillé comme il a pu et quand sa femme a accusé les voisins, il n'a pas démenti.

Mél leva les yeux au ciel, tandis qu'Armande laissa échapper un long soupir.

— Bordel, et Blowsky qui nous a fait chier pour un simple accident domestique. Et la dealeuse ? Pourquoi l'attraper ?

— Il fallait bien que je vérifie mon hypothèse. Et puis, on a utilisé son témoignage pour confondre le vieux devant sa femme. Je vous laisse imaginer le scandale chez les Servier. Évidemment, la mère Iona a préféré retirer sa plainte. Mais pas par charité pour son mari, non ! Pour sa réputation à elle. Quant au vieux, il va être envoyé dans un établissement spécialisé et je crois que c'est le mieux qui puisse lui arriver. Sans drogue, il finirait par péter un câble. Bon, je l'ai mérité mon verre ?

Il attrapa son verre vide et le tendit en direction de ses coéquipiers.

— Quoi ? demanda Mél. Pour une affaire digne d'un flux de faits divers ?

Il préféra lui sourire.

— L'affaire était merdique, mais l'enquête a été menée avec classe, non ?

Mél plissa les yeux, tandis qu'Armande éclatait de rire et que Will plongeait son dépit dans le reste de sa pinte.

— Allez, va, dit Môchi, je te l'offre. Le même ?

— Ouais.

Après celui-là, il y en eut un autre, puis encore un autre. Et quand la petite équipe quitta enfin le Café Dupin, Armande tanguait dangereusement.

Incapable de rentrer par ses propres moyens, elle commanda une navette interbloc pour se faire déposer devant chez elle.

Elle habitait un loft cosu dans le 15^e, aménagé en espaces colorés différents, mettant côte à côte des univers graphiques dépareillés qui donnaient à l'ensemble une apparence de damier géant. L'entrée accueillait le visiteur dans un sas mauve et suave qui respirait le cocooning. Elle donnait sur un rectangle couleur perle qui redistribuait tout l'appartement. La cuisine s'affichait en rouge rutilant et chaleureux. Le salon donnait dans la verdure chatoyante et le bleu de chine. Du côté de la chambre, on festoyait dans le mordoré et les ocres orangés. Enfin, la salle de bain s'abandonnait au contraste du sable et de l'antracite.

Une telle profusion de teintes aurait pu s'achever sur un spectacle affligeant et insupportable à l'œil, mais le travail de décoration, le choix du mobilier, l'éclairage, des séparations subtiles et habilement positionnées, faisaient naître une harmonie à la fois dynamique et rassurante. On s'enfonçait volontiers dans le sofa turquoise du salon, en plantant ses talons dans la mousse olive du sol, pour s'y délasser des heures.

À peine Armande eut-elle posé un pied dans son havre multicolore, qu'elle fut accueillie par une boule de poils qui minaudait après caresses et câlins. Elle se délesta de sa veste de cuir et de son neuf millimètres, avant de céder aux frottements répétés le long de sa jambe et aux couinements feutrés qui montaient depuis le sol.

Elle attrapa le félin par le gras du ventre, le renversa dans ses bras comme un nourrisson et lui titilla le jabot pour provoquer un bruit de locomotive enrouée.

— Hey, hey, Mister Jones, encore une jure... une dure journée à te prélasser ?

L'intéressé ne prit pas ombrage de l'accent pâteux et hésitant de sa maîtresse. Il lui répondit en redoublant la cadence de son moteur interne et posa une patte affectueuse contre sa poitrine. Bientôt, il serra ses coussinets par intermittence. Afin de se libérer une main, Armande lui imposa une migration vers

son épaule. Il jucha le haut de son corps, la tête perdue dans le creux du cou et les oreilles égarées dans l'orange des cheveux.

Dans l'état d'ébriété d'Armande, la manœuvre tenait du numéro d'équilibriste. Le matou décida que la situation était par trop instable et dégringola rapidement pour retrouver la sûreté du sol. Une voix féminine qui laissait suinter un grésillement rétro prit le relais des ronronnements.

— Môchi, ton capteur corporel indique un taux d'alcoolémie de 1,3%. Ce qui est supérieur à ta moyenne habituelle. Je suggère de...

— Oh, ça va Replay. Épargne-moi tes seur... semo... sermons et envoie les comprimés.

L'IA domotique de l'appartement obtempéra et quelque part dans la cuisine, un verre d'eau fit son apparition, ainsi que trois pastilles blanchâtres.

Armande se traîna jusqu'à l'offrande et l'ingurgita à coup de gorgées bruyantes. Ensuite, elle parvint à tituber jusque dans les latitudes mordorées de son appartement. Après cela, elle ne souvint pas avoir enlevé ses vêtements, ni s'être effondrée sur son matelas.

Ce fut l'insistance de la vibration de sa montre connectée qui la réveilla. Les ondes lui remontaient jusque dans l'épaule, où elles entraient en résonance avec son crâne. Et l'effet général lui faisait regretter le trop-plein de vodka de la veille. Sa main tâtonna dans le noir sans parvenir à trouver ce qu'elle cherchait.

— Replay, lumière !

La voix geignarde fut suffisante pour faire réagir l'IA. Celle-ci était sûrement toujours au fait de l'état physique d'Armande, car elle se contenta de diffuser une lumière diffuse qui n'agressa pas sa pupille.

Dans le foutoir des draps en tire-bouchon et maculés de sueur, elle trouva le vestige qu'elle cherchait, une branche de ses lunettes connectées, miraculeusement intactes. Le temps de les enfourcher, et le message d'alerte générale qui émanait du QG lui sauta à la rétine. Il lui semblait particulièrement destiné.

On venait d'en trouver un autre, suspendu à l'entrée d'un tunnel de circulation routière désaffecté. Un second Voltaire assassiné.